

## **Etude comparative des tendances migratoires de deux ethnies maliennes : le cas des Sonraï et Dogon vers le Ghana**

Isaïe Dougnon  
Université de Bamako

### **Résumé**

La présente étude comparative est motivée : (1) par le caractère historique de la migration et l'installation des Sonraï et des Dogon au Ghana qui fut l'une des plus vieilles zones de contact entre l'Afrique et l'Europe. (2) Par la récente intensité et diversité de destinations de l'émigration des Dogon et des Sonraï vers d'autres pays africains proches et lointains. Notre réflexion porte sur la nature et le rythme de cette migration qui draine des jeunes ruraux vers d'autres zones rurales ou des centres urbains. La compréhension des différents modèles migratoires exige une approche historique qui prenne en compte toutes les tendances migratoires développées par ces deux communautés (de la période coloniale à nos jours). Comment les tendances migratoires des Dogon et Sonraï ont-elles changé ? Quelle est la tendance actuelle de ces deux communautés ? Quels sont les facteurs économiques et écologiques qui ont déterminés ces changements ? Comment leur origine dogon ou Sonraï a déterminé leurs réponses aux conditions du travail au Ghana ? Cet article vise, grâce à une approche historique et anthropologique, à décrire l'ancienneté de la migration dogon et sonraï au Ghana, les activités exercées par les deux communautés, et enfin les tendances actuelles de leur migration.

### **I- De la migration de 'prestige'<sup>1</sup> à la migration de survie<sup>2</sup>**

La migration au Ghana, des Sonraï du Cercle de Gourma-Rharous (région de Tombouctou) et des Dogon, a pris de l'essor dans les années 1920 lorsque ce pays est devenu, à la fois, le plus grand centre des travaux coloniaux et celui de la production agricole en Afrique de l'Ouest coloniale. A l'époque coloniale, les jeunes paysans dogons et sonraï migraient pour chercher les habits, l'argent pour l'impôt ou tout simplement éviter les travaux forcés au Soudan français. Selon Monsieur Abdoulaye Dunbane de Mandiakoye, depuis 1973, les gens de la vallée migrent pour chercher du grain. Il explique :

Au temps de nos pères, la Gold Coast était une 'terre promise'. Celui qui venait de là avait tout : du parfum, des beaux habits. Les filles couraient après le parfum. Certaines quittaient même leurs fiancés pour suivre les *Ghana idje* (les revenants du Ghana). Les femmes chantaient leurs louanges. Contrairement à la génération des migrants qui partaient pour les objets de prestige, la génération des années 1973 partait à la recherche du grain. J'ai ramené à la maison cette année (2003) deux tonnes de mil.

A l'époque coloniale, il y avait tout, disait un vieux du village de Kardjiba. Les gens migraient pour acheter des habits car rien ne leur manquait à la maison. Selon lui, l'élevage et la riziculture se complétaient, ce qui leur garantissait une économie stable et durable. En 1973

---

<sup>1</sup> Nous appelons « migration de prestige », lorsque l'homme quitte son village pour aller travailler à l'extérieur dans le seul but de s'acheter des objets de luxe (vêtements et parfum) ou de découvrir d'autres lieux.

<sup>2</sup> Nous employons, le concept 'migration de survie' en sens où l'emploie André Marty (1987) : c'est un déplacement en vue de trouver que quoi se nourrir et nourrir les siens restés au village.

cette complémentarité a été rompue. Un seul secteur ne suffit pas pour subvenir aux besoins alimentaires des populations. Depuis plus de deux décennies, les pluies sont incertaines et insuffisantes, les paysans aisés font recours aux motopompes pour irriguer leurs parcelles de riz. Dans les années 1920, c'était 700 mm de pluies contre moins de 200 mm maintenant. La seule alternative reste l'irrigation qui coûte chère pour la majorité écrasante des paysans. Alors les jeunes garçons migrent pour aller chercher le complément à l'extérieur. Bon nombre de paysans ont reconstitué leur bétail grâce à la migration. Dans le bon vieux temps, entre le village de Gossi et celui de Douentza on pouvait voir, de part et d'autre de la route, des milliers de troupeaux. Le bétail était si dense que les herbes étaient presque invisibles. Les plus nantis avaient 40000 têtes de bœufs. Les moins nantis se retrouvaient avec 12.000 têtes de bœufs. En 1984, arrive la catastrophe. Les nomades ont vendu leurs bœufs à vil pris (1000 f maliens, 500 f CFA) pour migrer au Ghana, en Libye, en Arabie Saoudite et dans le Mali-Sud.

Depuis trois décennies, au pays dogon comme au pays sonraï, la migration rappelle les deux hécatombes de 1973 et de 1984 que l'élevage et l'agriculture ont subies. Elle évoque ce qu'on appelle là bas «le Titanic de la faim» c'est-à-dire le grand déplacement des populations affamées du Plateau Dogon, du Gourma Intérieure, de la Vallée du fleuve Niger et de la zone des Lacs vers le Sud du Mali et ailleurs.

Lorsqu'on part dans ces deux zones pour discuter de la migration on se verra relaté les problèmes suivants : sécheresse, famine, moyens de communication, défaillance des digues, insuffisance des moyens de travail, conflits fonciers, inadéquation de l'aide au développement. Ils diront que ce sont là les causes déterminantes de la migration.

Pour résoudre ces problèmes et stabiliser les populations nomades et sédentaires du Nord, plusieurs projets de développement ont été lancés dans les années 1970-80. On peut citer comme exemples, les actions de l'Aide de l'Eglise Norvégienne (AEN), de l'Agence pour la Coopération et la Recherche pour le Développement (ACORD), Handicap International et Islamic Relief. En 2002, la GTZ lance le Programme Mali Nord, un vaste projet de périmètres irrigués villageois (PIV). Cependant, ces projets sont loin de limiter la migration. La migration de survie et l'aide extérieure axée sur les PIV semblent être deux stratégies contradictoires : les paysans apprécient (dans le discours) l'introduction des nouvelles techniques agricoles sans pour autant renoncer à la migration saisonnière, nuisible à celles-ci (Dougnon, 2005).

Les services techniques de l'Etat et les partenaires financiers du Mali soutiennent l'intensification de la culture du riz grâce à l'irrigation d'appoint. Ils estiment qu'avec une telle politique, la migration pourrait se ralentir. Cependant, cet espoir est en train d'être battu en brèche compte tenu du coût excessif de l'exploitation des petits périmètres villageois (coût du carburant et l'entretien des motopompes).

La question soulevée à l'époque par André Marty (1987) reste toujours d'actualité. Selon lui, la dépendance créée vis-à-vis des technologies importées dans des zones enclavées, les contraintes liées au ravitaillement adéquat et à temps du carburant, des pièces détachées, le manque d'un encadrement pour le maintien sont des questions qui n'ont pas encore trouvé de solutions.

Les résultats de nos enquêtes de terrain (2003-2004) montrent que l'introduction des microprojets tels que les PIV et les caisses rurales engendrent l'endettement des ruraux. Pour payer ces dettes ou ne pas les payer, la solution reste la migration comme c'était le cas à l'époque de l'impôt *per capita*.

## II- Le pays et les sources

Il y a deux sources principales qui ont fourni les données de base à cette réflexion comparative sur les migrations sonraï et dogon: (1) les données des enquêtes ethnographiques au pays dogon, dans la région de Tombouctou et dans les villes du Ghana, en particulier Kumasi et Accra. (2) les Rapports coloniaux (français et anglais) des Inspecteurs de travail, de la Police des frontières et des Commandants de Cercle ou des Commissaires. Ces rapports ont été exploités dans les Archives de Koulouba à Bamako, du Ghana à Accra, Kumasi et à Tamalé. Les sources coloniales donnent des statistiques qui permettent de mesurer l'ampleur de la migration à l'époque coloniale (une migration à 99 % masculine). Elles complètent également la mémoire des immigrés interviewés sur certains aspects du travail colonial (temps du travail, évolution du salaire, promotion et protection sociale).

L'exploitation de la littérature anthropologique et historique a permis d'aborder la migration dans la longue durée et aussi de soulever l'une des questions fondamentales de la dynamique migratoire à savoir : Comment les nouvelles formes de migration (mobilité et migration agricole) prennent-elles racine dans les anciennes formes ?

La méthode adoptée ici est claire : Une étude qui prendrait tous les groupes sonraï pour les comparer aux groupes dogons n'est pas possible. Les Sonraï comme les Dogon sont dispersés à travers tout le Ghana. Les Sonraï sont autant dans les villes que dans les villages du Ghana. Les Dogon, par contre, sont surtout concentrés à Accra. Nous allons donc nous limiter aux Dogon d'Accra (ville de grands travaux coloniaux) et aux Sonraï de Kumasi (ville de commerce). Accra et Kumasi sont donc les sites essentiels de notre étude.

Dans la région d'origine des Sonraï, notre enquête s'est déroulée dans le Cercle de Rharous, Région de Tombouctou. Le Cercle s'étend sur environ 50.000 Km<sup>2</sup> et sa population est estimée à 100.000 habitants, constituée de 22.565 sédentaires et de 43.970 nomades (recensement de 1976) repartis en 29 villages et 149 fractions nomades. La population est composée de Sonraï, Tamashek, Arabe, Peul et Bozo (Dolumbia, 1986). Il est situé sur la rive droite, dans la partie Sud de la Boucle du fleuve Niger. Il comprend, une zone fluviale large de 5 à 30 km, constituant la vallée agricole sur environ 150 km de long, très propice à l'agriculture. Les Sonraï de Rharous vivent essentiellement de l'agriculture, l'élevage et de la pêche. Le petit commerce, à travers les foires villageoises et l'artisanat (tannerie et poterie), jouent un rôle important dans la vie économique. La culture dominante est le riz flottant (moberi, kossa etc..) exploitée dans les plaines, dépressions et bas fonds inondables à quelques km des villages. Les autres cultures (blé, maraîchage et surtout du tabac) se font comme activité secondaire. Le riz flottant est presque exclusivement cultivé, à partir de juin, en système extensif et en semis direct. La germination et la levée se font grâce à la pluie. La crue intervient à partir du mois d'août. La principale contrainte du riz flottant est la pluie dont l'absence empêche la germination.

Au Pays Dogon, nous avons travaillé avec les migrants revenus au village et avec les femmes pour collecter des chansons sur le Ghana ou sur Kumasi. La grande majorité des Dogon du Ghana viennent de la Falaise et du Plateau. Nous avons pris soin de photographier des anciens objets, ramenés du Ghana : des chaussures, des males, des chapeaux, des couteaux et des lances et leurs relations avec les cérémonies locales. Les enquêtes se sont déroulées dans les villages situés dans les Falaises et sur la Plaine.

La langue de travail était, principalement, le dogon qui est notre langue maternelle. Il y a plusieurs parlers dogons. Cela n'a, cependant, pas été un handicap pour notre travail. Nous avons l'avantage d'être, à la fois, de la Plaine et du Plateau, où domine respectivement le *tinku so*, le *toro so* et le *djamu sai*. Les locuteurs de ses parlers constituent la majorité écrasante des migrants dans nos sites de recherche. Par exemple, au Ghana, le *djamu sai* est parlé par tous les migrants.

Dans les milieux sonraï, (au Ghana comme dans la région de Tombouctou), nous avons eu recours à des interprètes. Dans les villages sonraï nous travaillé avec deux de mes anciens étudiants en anthropologie d'origine sonraï. Au Ghana nous mené nos enquêtes avec un vieux migrant sonraï qui vit à Kumasi depuis 1952. Mon ignorance de la langue sonraï a été récompensée par le système de cousinage qui existe entre les Dogon et les Sonraï. Lorsqu'on est un enquêteur dogon dans un milieu sonraï, on peut pleinement jouir des avantages liés au système de cousinage. Ce système a été notre «passeport» dans tous les milieux où nous avons enquêté. Les interviews commençaient sous la forme d'une blague. Mes interlocuteurs aimaient dire: « Pourquoi tu nous poses ces questions, les Dogon migrent plus que les Sonraï ! » Ils comparent les raisons écologiques, culturelles et économiques de leur migration à celle des gens du Pays Dogon.

Nos enquêtes montrent que malgré la similarité des causes de la migration chaque communauté a développé un processus d'adaptation propre à elle ; en se spécialisant dans des activités pour lesquelles elle se sentait douée. Avant de décrire nos données empiriques, nous devons jeter un coup d'œil sur les théories en sciences sociales sur les migrations. La revue de ces théories va nous permettre de mieux discuter et d'organiser nos données.

### **III- Les migrations ont-elles jamais été théorisées ?**

Il existe une formidable et énorme littérature sur les migrations en Afrique au Sud du Sahara (Caldwell 1969, Thadeus 1996). Mais plus de la majorité des données ethnographiques sont tirées de l'Afrique Australe et Centrale où dominent, depuis l'époque coloniale, des compagnies minières importatrices de main-d'œuvre. L'un des plus grand spécialistes de cette partie de l'Afrique, James Ferguson soutient que le modèle migratoire le plus développé par les anthropologues est celui des 'deux-phases' :

The least elaborate possible version of this progression, of course, is a simple two-phase model : in one period workers were 'migrant labourers', making short work-trips to the towns and often leaving their families behind; in the next they become 'permanently urbanised' (Ferguson 1990: 387).

Ferguson formule une critique contre ce modèle qu'il qualifie de simpliste. Sur la base de ses enquêtes de terrain menées à Kitwe en Zambie, il soutient que la tendance migratoire, de 1920 jusqu'à nos jours, a connu, à la fois, un changement complexe et une continuité significative que ne le suggère le modèle classique fondé sur la théorie de la modernisation ou du processus de l'urbanisation en Afrique. Il reconnaît néanmoins une valeur à ce modèle pour l'analyse de la vie sociale des communautés migrantes dans les années 1940-60. Ferguson n'a pas construit, à la suite de ses critiques, un autre modèle migratoire. Il a tout simplement montré le caractère complexe des relations entre le migrant et ses parents restés au village, l'importance des femmes dans la vie des hommes immigrés.

Steve Hochstadt (1999) atteste que la littérature sur la migration, produite par les sciences sociales augmente chaque jour. Plusieurs sciences sociales y apportent leurs pierres. Les économistes étudient la relation entre le marché du travail et la mobilité humaine afin de découvrir les déterminants économiques et les conséquences de la migration. Les géographes

s'intéressent au rapport que crée la migration entre plusieurs lieux de l'espace et au processus de diffusion de la culture humaine. Les anthropologues se concentrent sur les effets évidents de la migration sur la stabilité sociale et la transmission de la culture. Ces dernières années l'accent est mis sur les identités des migrants (Harries, 1994 ; Moodie, 1995). Seule l'histoire se base sur les données des autres disciplines pour analyser la migration (Hochstadt, 1999 : 8). Hochstadt pense que l'histoire de la migration en termes de données quantitatives sûres demeure incertaine à cause de la difficulté à répondre à la question suivante: how has the frequency of migration changed over the century ? (Hochstadt, 1999 : 9).

Selon lui, contrairement aux autres faits démographiques (mariage, naissance et mort) la migration est rarement attendue, célébrée ou annoncée. Il pense qu'en Europe, malgré une nette amélioration des techniques de renversement au début du XIXème, la migration n'a jamais été mesurée de façon systématique. Il trouve qu'il y a toujours des problèmes dans la définition même de ce que c'est que la migration car on continue encore à faire la confusion entre la migration, le voyage et la visite. Ces difficultés conceptuelles viennent du fait que même après son départ, le plan d'un individu peut changer en cours de route. C'est pourquoi, Hochstadt voit la nécessité de définir la distance que couvre une migration et le temps mis avant le prochain voyage. La migration est encore compliquée par le fait qu'elle relie deux places souvent distantes. L'auteur estime que les obstacles qu'on rencontre lorsqu'on veut mesurer la migration sont les mêmes que l'on rencontre lorsqu'on veut évaluer les droits coutumiers relatifs au mariage, aux naissances illégitimes et aux infanticides. Enfin, il cite une autre difficulté dans l'étude de la migration, c'est celle de la division entre la migration internationale et la migration interne dans un agenda séparé de recherche (sans oublier la guerre des disciplines à propos des données quantitatives sur la mobilité démographique).

De cette analyse sur la difficulté méthodologique de l'étude de la migration, Hochstadt tire la conclusion suivante :

Before migration becomes a demographic event, it must be an intellectual construction, a construction that both conceptually separates some movements in space from others and assigns meaning to these movements (Hochstadt, 1999: 12).

Dans cet article, nous allons partir dans le sens contraire, c'est-à-dire, sur la base de nos observations participantes et des récits de vie, tenter de schématiser les modèles migratoires dans la région de Mopti et de Tombouctou.

Malgré les difficultés conceptuelles et méthodologiques, ci-dessus mentionnées par Hochstadt, pour théoriser la migration, plusieurs chercheurs ont fourni des efforts dans une théorie cohérente de la migrante. Les premières tentatives ont été entreprises dans les années 1970 par les démographes qui étaient préoccupés par le phénomène de l'urbanisation dans tous les continents (en particulier dans les pays les moins développés)<sup>3</sup>. Wilbur Zelinsky analyse les limites des approches théoriques et méthodologiques sur la migration. Il estime qu'on peut, tout de même, étudier une série de concepts qui pourraient expliquer toute la constellation des phénomènes migratoires : c'est-à-dire, de décrire et d'expliquer les événements passés, présents et anticiper les événements futurs. De chaque nation combien de personnes et quand vont-elles migrer ? Et vers quelle direction ? Quelles en seront les tendances ? Quelles seront les raisons ? Quels seront les effets sur le pays de départ et le pays d'arrivée, et sur les migrants eux-mêmes ? Il trouve qu'il existe une masse de publications

---

<sup>3</sup> Voir sur cette question l'ouvrage dirigé par Peter A. Morrison, *Population Movements : Their Forms and Functions in Urbanization and Development*,

empiriques, il y a, par contre, peu de travaux théoriques. Une lecture critique de ces deux types de publications permettra au lecteur de détecter un axiome commun. Il s'agit de l'assertion selon laquelle, si les êtres humains sont soumis à des limitations imposées par des barrières sociales, économiques, physiques et autres et lorsqu'ils obtiennent des informations en quantité et en qualité sur les lieux où il y a des opportunités, ils n'hésiteront pas à partir vers ces lieux. Cela va sans dire que les villes sont universellement regardées comme étant des places plus privilégiées que les campagnes (Zelinsky, 1980 : 21).

Quel est le modèle migratoire en vigueur au pays dogon et sonraï ? Lorsque le chercheur travaille dans les quartiers des immigrés à Accra et à Kumasi, il découvre un modèle comparable à celui décrit ci-dessus par Ferguson. Mais lorsqu'il mène ces recherches dans les villages de départ, il distingue plusieurs types de migrants utilisant différents modèles de déplacement.

Qui est le migrant dans ces deux zones et où va-t-il et pourquoi ? Comment poser une telle question dans une zone où il n'existe pas un seul homme qui n'a pas migré dans sa vie active ? L'enquêteur se demande comment il doit procéder. Faire un échantillon au risque de rater les meilleures expériences individuelles ? Ou bien doit-il se mettre à enquêter tous les hommes du village ? Compte tenu du temps alloué à l'enquête nous avons décidé d'interviewer surtout les saisonniers qui sont revenus pour la culture et ceux qui sont revenus définitivement pour quelques raisons que ça soit. A Kumasi et à Accra, nous avons surtout interviewé les migrants de la première génération.

## **1. Les faiblesses de la recherche comparative sur les migrations africaines**

Les difficultés de la recherche comparative dans les études sur les migrations sont à la fois méthodologiques et conceptuelles : d'abord il y a les difficultés financières ou géographiques qu'ont les chercheurs d'entreprendre des recherches au pays d'arrivée et de départ. Il y a aussi le poids d'une ethnologie archaïsante et fixiste qui a tant dominé les recherches dans les universités européennes et africaines. Cette ethnologie avait consciemment ignoré le rapport (de cause à effet) entre l'exploitation coloniale et le déplacement des peuples africains (Lewellen, 2002 ; Friedman, 1994).

Jusqu'à présent, domine dans les sciences sociales deux perspectives dans l'étude de la migration : la perspective du pays de départ et celle du pays d'arrivée. On remarque que les académiciens de certains pays ont ignoré le départ de leurs compatriotes ou l'ont traité comme un évènement mineur par rapport aux évènements internes. Par contre, certains pays receveurs de migrants ont accordé une importance particulière à l'arrivée de ces derniers, surtout si ceux-ci sont des acteurs de profondes transformations du paysage politique, économique et social. C'est ce cas de figure que David Cressy décèle dans l'étude de la migration entre l'Angleterre et l'Amérique. Dans la préface de son livre (1987) il décrit comment le mouvement transatlantique des anglais a, très peu, attiré l'attention des historiens anglais. Il était rare, selon lui, de voir des références à l'Amérique, à la Nouvelle Angleterre ou à Massachusetts dans les indexes des textes modernes et des monographies anglais sous le règne des Stuart. En substance, il écrit:

The English migrants, having disappeared from the shores of their homeland, seem also to have dropped out of English history. Their homeward-learning thoughts, their contacts with other Englishmen and their involvement in the major developments of the period 1630 to 1670 have largely been ignored (Cressy, 1987: vii).

Il peut y avoir le cas contraire, c'est-à-dire lorsque, les chercheurs du pays de destination font semblant qu'il n'existe pas de migrants dans leurs pays. C'est qui est fréquent lorsqu'on regarde la littérature des pays nouvellement ou anciennement sortis de la colonisation. C'est la conséquence de l'héritage académique colonial.

L'anthropologie, à l'époque coloniale, était délimitée par les frontières des empires coloniaux. Cette délimitation était fondée sur la conception que l'anthropologie française prend sa place seulement dans les limites de l'empire français. Il était de même du *British Kingdom* pour lequel « au delà se trouvait, *terra incognita*, des pays différents avec leurs propres histoires et coutumes » (Horn, 1994 :11). Par exemple, dans l'ex-colonie de la Gold Coast, l'école britannique ne s'intéressait qu'aux sujets britanniques rejetant les autres au rang d'étrangers qui retourneront bientôt dans leur villages du Sahel et les chercheurs français n'osaient pas s'aventurer au delà de leur empire excepté, Guy Le Moal (1975) et Jean Rouch (1952) qui ont produit des travaux classiques sur la migration au Ghana.

Cette délimitation coloniale continue d'influencer les champs, les orientations méthodologiques de la recherche dans les universités africaines. Pendant mes missions de recherche au Ghana, j'ai cherché, en vain, à exploiter les travaux sur les migrants maliens, réalisés par les chercheurs de Legon University. Ce fut le cas dans les autres universités où j'ai eu la chance de visiter.<sup>4</sup>

## **VI- Les premières générations de migrants sonraï et dogons au Ghana (1920-1950)**

Ici, on ne connaît pas Bamako, la capitale du Mali, mais Accra, celle du Ghana ; les gens d'ici ne connaissent pas le bamana<sup>5</sup>, mais ils parlent hausa, anglais et ashanti.

Un ancien migrant du village de Tourchawene, région de Tombouctou

L'installation des Dogon et de Sonraï au Ghana, n'aurait pas pu être prédite au début de l'occupation britannique du territoire des Ashanti en 1870. On aurait prédit l'arrivée des ethnies voisines aux Ashanti : Mossi, Haussa, Kotokoli du Togo, les ethnies des *Nothern Territories*<sup>6</sup> etc. mais pas des gens du Plateau Dogon et de la Vallée du Niger. Ceux-ci se situaient, littéralement, à la périphérie de la nouvelle zone de développement colonial. Cependant, déjà à la première décennie du XXème siècle, les Dogon et les Sonraï ont acquis des expériences considérables dans la traversée des frontières transcoloniales mais aussi

---

<sup>4</sup>Nous avons discuté de ce problème dans notre article «Sciences sociales, savoir local et le développement des sociétés africaines» préparé pour à la conférence : *Connecting Science, Society and Development*, DSA Conference, Brighton 18-20 September 2007. Nous avons analysé la nature des relations que les chercheurs africains entretiennent-ils avec leurs homologues européens. Ces relations (le plus souvent verticales et temporelles) sont influencées par des facteurs historiques, économiques, idéologiques sans parler des rapports privés entre chercheurs.

<sup>5</sup> Le bamana est la langue nationale du Mali car plus 70% la comprennent et la parle. Le hausa, l'anglais et l'ashanti sont les trois langues les plus populaires du Ghana.

<sup>6</sup> Ce territoire qui se trouve au Nord du Ghana, avait à l'époque coloniale un statut différent des régions Sud du Ghana. Il était, du point de vue culturelle et sociale et géographique comme les ethnies des Northern territories étaient affiliées aux ethnies voisines du Burkina Faso et du Togo. Et tant que telles, leurs travailleurs qui venaient travailler au Sud étaient considérés comme des immigrants.

d'acquérir un vaste savoir sur les manières anglaises de travailler, sur le commerce au marché de Kumasi et sur les coutumes des différentes ethnies du Ghana (sorcellerie en occurrence). Dans les années 1920 et 1950, «aller à Kumasi ou en Gold Coast» était une conception assez développée et populaire par les migrants de la première génération, c'est-à-dire, celles qui appartenaient au *Kumasi boys* chez les Dogon et les *Kumasi bore* chez les Sonraï.

Aller à Kumasi et ramener des objets de luxe constituaient le fondement de l'identité de l'homme mûr, de son ouverture d'esprit, un homme parvenu à la perfection physique et mentale. Et l'homme qui décidait de s'y installer assurait du coup sa prospérité. Cette nouvelle conception du voyage à Kumasi était si populaire que les administrateurs coloniaux français ont pris des mesures pour arrêter la ruée de leurs sujets vers le Ghana (Dougnon, 2007).

### **1. Les raisons et les motifs des premiers migrants**

En Afrique Centrale et Australe, les mines de cuivre du Katanga et de la Rhodésie, les mines du Rand ont attirés de milliers d'hommes du Mozambique, de l'Angola, et du Ruanda. En Afrique de l'Ouest ce sont les plantations de cacao et de café, les ports, les mines qui aussi ont provoqué un important appel de main-d'œuvre.

Les premiers mouvements des Sonraï et des Dogon sont aussi le fruit de l'attraction qu'a exercé la modernité du Ghana colonial. Etant, géographiquement, plus proches des zones de mises en valeur britannique que française, les Dogon et les Sonraï se sont rués vers le Ghana dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle. On peut déceler trois périodes importants dans l'histoire des migrations dogon et sonraï :

- les premières décennies de la période coloniale : c'était exclusivement une migration de prestige
- dans les années 1930-1950 : en plus du prestige, les populations dogon et sonraï se sont vues acculées par l'économie coloniale (prélèvements vivriers et fiscaux, recrutement de main-d'œuvre prestataire et de militaires (les multiples formes de contrats et d'exploitation mises en place par l'administration française, relayées par les chefs de canton font fuir de nombreux paysans qui décident de s'installer au Ghana.
- dans les années 1970-1980, les populations dogons et sonraï se sont vues acculées dans une économie de survie suites à deux grandes catastrophes écologiques (un des facteurs d'installation définitive de nombreux migrants sonraï au Ghana dans d'autres villes africaines).

Annuellement, en quête d'emploi y venaient travailler de nombreux migrants<sup>7</sup> en provenance des territoires français (Burkina Faso, ex Haute Volta et Mali, ex Soudan Français). Partant des récits des migrants et des Rapports coloniaux on peut identifier quatre raisons ou motifs pour expliquer le mouvement de va-et-vient des jeunes ruraux entre le Ghana et leurs régions d'origine.

- Le désir du migrant sahélien de vendre, en préférence, sa force de travail au lieu de son bétail afin d'avoir suffisamment d'argent pour payer son impôt.

---

<sup>7</sup> «The Annual Invasion of the Gold Coast by French and Northern Territories Subjects in Search of Labour» ADM 11/1076, Archives d'Accra.



- Les objets de prestige et la nouvelle identité d'homme accompli: à son retour dans son village natal, le migrant prend souvent un grand plaisir de faire un étalage ostentatoire de ses trésors qu'il a ramenés. Il ne se prive pas non plus d'histoires sur les grandes personnes qu'il a rencontrées et sur bien d'autres milles et une merveille. Ces récits de celui qui vient de loin ont exercé un effet décisif sur la décision des autres jeunes du village de partir. Les jeunes villageois remarquent aussi que le revenant conquiert une belle fille qui était une fiancée (la préposée) d'un vieil homme du village. Ses confrères remarquent qu'il a aussi développé un esprit d'indépendance et d'entreprenariat.
- Le désir des jeunes ruraux d'améliorer leur situation économique: Dans les communautés rurales africaines, on voit que les jeunes qui n'ont pas migré, n'ont aucune propriété privée. Ils travaillent pour leur famille et les chefs locaux. Ils sont, pieds et mains liés aux valeurs sociales de la grande famille et du village. Ceux-ci, voyant la position assez fortunée des migrants revenus quittent secrètement le village et tentent l'aventure.
- L'économie coloniale et la perte par les vieux de leur contrôle sur les jeunes: Il existe rarement de donnée statistique, mais on sait que les villages se vident pendant les saisons sèches. Les vieux affirment qu'un tel record s'explique par le fait qu'ils ont peu de contrôle sur les jeunes et ceux-ci s'enfuient dès qu'ils ont envie.

On a mentionné plus haut que la majorité de ces migrants retournent au village pour la culture des champs familiaux. Cependant, ce n'est pas une surestimation d'affirmer que plus de 5 % de ces migrants restent dans leurs lieux de migration et ce nombre augmente chaque année. En ce qui concerne les Dogon, le pourcentage est deux fois plus élevé. De tous les groupes ethniques maliens, ils sont les plus nombreux après les Sonraï. Nous allons dans ce papier nous limiter aux Dogon de la ville d'Accra.

L'analyse de l'influence culturelle et économique du migrant revenu dans son village peut bien être calquée sur celle des relations entre les différentes générations de migrants dans les pays hôtes. Dans les deux cas c'est toujours le succès économique de l'immigré qui détermine son statut vis-à-vis de sa famille, des proches et de la communauté tout entière. Le migrant qui revient les poches remplies s'adapte mieux aux conditions souvent précaires du village, mais il se dérobe autant aisément du piège de la tradition. Autant, l'immigré nanti a plus de possibilités de s'adapter à la culture de son lieu d'accueil, de conserver sa culture, de maintenir des liens réguliers avec ses parents du village (envoi de cadeaux et visite fréquente). Ces raisons sont encore celles que les jeunes utilisent pour expliquer pourquoi ils quittent le village pour les villes africaines et pour l'Europe.

## **2. Qui n'a pas été à Kumasi n'ira pas au paradis», le mythe du Ghana au pays dogon**

Le Ghana exerçait une forte attraction pour les régions de la Boucle du Niger notamment celles de Ségou, San, Mopti et Bandiagara. La principale occupation de la Colonie était l'agriculture. Dans le pays Ashanti et au Togo, les autochtones cultivaient le cacao pour l'exportation. Le revenu de la vente de ce produit était utilisé pour l'importation des biens manufacturés tels que les habits, les denrées alimentaires, les vélos, les phonographes, les motos et autres objets de luxe dont l'utilisation est devenue courante depuis plusieurs

décennies grâce au contact des Africains avec les Européens.<sup>8</sup> Margeret Peil donne une idée de la place économique et politique de Kumasi, connu sous le nom de 'Garden City' dans les années 1960. Elle écrit notamment:

"With the coming of railway line from Sekondi in 1903 and the development of cocoa as an export crop, Kumasi became a great marketing centre. Migrant workers on the gold mines and cocoa farms stop in Kumasi to purchase goods before returning to their homes all over West Africa. A popular saying as it that: 'he who has not been to Kumasi will not go to paradise.' (Peil 1972 : 7).

La ville de Kumasi était perçue comme la «mère» au Ghana au pays dogon des années 1930. Les question-réponses telles que :

D'où viens-tu ? Je viens de Kumasi  
D'où viens-tu ? Je viens de Sokindé  
D'où viens-tu ? Je viens d'Accra  
D'où viens-tu ? Je viens d'Obuasi  
D'où viens-tu ? Je viens de Cap Coast

étaient une mélodie quotidienne dans les villages. Les jeunes se retrouvaient les soirs à la place publique, après les durs travaux champêtres. La conversation portait souvent sur le désir des uns et des autres de partir pour Kumasi. Si quelqu'un disait, "après la culture, je pars pour Kumasi". Un autre répondait, "moi, aussi je pars" et ainsi de suite, le virus prenait tout le groupe. La décision de partir doit être gardée en secret. Les aînés ne doivent pas l'apprendre, car ils peuvent faire avorter le projet. Trois générations de migrants y se sont succédées : la première (1910 et 1940) est celle "des piétons." Elle a marché des villages dogons vers les villes du Ghana. La deuxième (1950 et 1980) a voyagé en voiture et enfin la troisième est celle des enfants nés au Ghana (Dougnon, 2003). Le témoignage qui nous place au cœur de la question principale de cet article est celui de cet ancien migrant installé à Accra depuis 1939 :

À l'époque, les jeunes ne manquaient de rien au Pays Dogon, seuls manquaient les habits. Pour célébrer dignement les cérémonies du *buro* et du *dama* ils devaient partir chercher les vêtements en Gold Coast [Abdoulaye Kodio, immigré du Plateau Dogon à Accra-Madina].

Il y a quelque chose à vous couper le souffle dans les mots de ce paysan qui établit une relation entre les fêtes locales, hautement symboliques et rituelles du Pays Dogon et les habits européens. Le *buro* est la plus grande fête traditionnelle des Dogon. C'est la fête des récoltes. Elle est célébrée pour remercier les dieux des bonnes récoltes de l'année et les implorer pour celles à venir. Elle dure souvent plus d'une semaine. Le *dama* ou lever du deuil, est une fête funéraire, célébrée trois ans après la mort d'un ou de plusieurs vieillards. Elle a pour but d'accompagner leurs âmes vers les cioux des ancêtres. Les habits locaux pour ces fêtes existaient bel et bien mais ils ont été disqualifiés face aux habits importés (Dougnon, 2003)<sup>9</sup> de la Gold Coast qui faisaient l'objet d'une mise en scène sur les marchés locaux.

---

<sup>8</sup> Dossier, Main-d'œuvre, 1927, « Note à Monsieur le Gouverneur sur l'émigration de la main-d'œuvre soudanaise vers la Gambie et la Gold Coast », *Fonds Récents*, Archives de Bamako.

<sup>9</sup> C'est surtout, dans un autre article que nous analysons, en profondeur, les relations entre la migration de travail et les cérémonies sociales au pays dogon, "Ghana Boys and the Glamour" : European Clothing among the Dogon, 1920-1960", In T.C.McCaskie & Keith Shear (eds.) *African at Home and Abroad: Social Aspiration and Personal Lives*, African and Diaspora Series, University of Wisconsin Press (Forthcoming, 2009).

## V- Migration et division ethnique du travail : les Sonraï dans le commerce et les Dogon dans le « Travail de Blanc »

Les immigrés sonraï et dogons sont originaires de la même région géographique au Mali (le Nord-est). Dans les quartiers des migrants, connus sous le nom de zongo<sup>10</sup> ils ont développé deux modes d'adaptation totalement différents. Une communauté sonraï — bien que essentiellement paysanne dans la Vallée du Niger — devient, libérale, entreprenante et capitaliste à un degré difficilement perceptible dans leurs villages d'origine. Par contre, à côté d'elle vit une communauté dogon qui s'est essentiellement reposé sur la sécurité du travail colonial. L'histoire et la culture du pays de départ des deux ethnies ont eu une influence fondamentale sur le choix du travail et les stratégies d'adaptation.

Les Sonraï, fondateurs d'un empire qui s'est développé grâce au commerce transsaharien et héritiers d'une civilisation islamique ont vite eu le réflexe de s'engager dans le commerce et d'y prospérer très vite. Dans les villes du Mali (Mopti, Bamako, Niono, Koutiala et Sikasso), les migrants saisonniers des régions du Nord sont associés, ces trois dernières décennies, avec le *koroboro*<sup>11</sup> *butiqini* littéralement, «la petite boutique sonhray». Ce nom est tellement passé dans l'usage que les petits détaillants qui appartiennent à d'autres groupes ethniques acceptent qu'on désigne leur commerce par le même nom ou qu'on leur attribue même le patronyme Maïga. La multiplication de ces petites boutiques, leur qualité, la diversité et les prix des produits qu'on y trouve sont devenus les caractéristiques majeures du migrant sonraï qui quitte les régions de Tombouctou et de Gao<sup>12</sup> pour les villes du Sud. D'ailleurs, nombre d'entre eux n'hésitent pas à clamer que le Sonraï ne connaît que le commerce. Une identité jusque là reconnue aux Soninké, bons agriculteurs à la maison et bons commerçants à l'étranger (Whitehouse, 2003).

Les Dogon, par contre, ont transféré au Ghana leur notion ancestrale de travail. Selon cette notion, la valeur du travail est fonction de la somme d'efforts nécessaires pour leur exécution. Autrement dit, c'est la quantité de sueur versée qui détermine la valeur du travail. L'agriculture, leur activité principale, concerne essentiellement le travail des champs. Elle évoque l'idée de la peine, d'efforts et de courage. Son produit, les céréales sont à la base de la vie de l'homme. La rigueur de l'agriculture est liée au milieu physique. On imagine aisément, l'effort que requière l'aménagement d'une falaise pour y faire des champs et des habitats. Les Dogon cultivent des parcelles sur le Plateau en retenant la terre par de petits murs de soutènements faits de pierres simplement posés les uns sur les autres.

A la lumière de cette notion du travail, on comprend pourquoi, les migrants dogons affirment que les travaux pénibles des Blancs (Mines et travaux publics), étaient par définition, une activité dogon. Les Blancs avaient des travaux qui répondent à leur aptitude.

---

<sup>10</sup> Zongo, mot haussa signifie, quartier des étrangers. A l'époque coloniale c'était les compagnies minières qui, sur instruction du Gouvernement colonial fondaient les zongo afin d'y installer les travailleurs migrants qui venaient essentiellement des territoires français et des Northern Territories britanniques.

<sup>11</sup> Le terme *koroboro* veut dire l'homme qui habite le village et par extension la ville. Son opposé est *gandjiboro* qui veut dire l'homme qui vit dans la brousse. On voit dans ces termes dichotomiques l'image des deux sociétés principales du Nord : celle du berger ou du nomade qui suit ses animaux dans la brousse et celle du cultivateur Sonhray qui habite les villages de la vallée et plus tard les centres politiques du moyen-âge : Gao et Tombouctou. En réalité, les Sonhray se nomment eux-mêmes *issa boro*, c'est-à-dire les gens du fleuve ou ceux qui exploitent le fleuve. On peut supposer que les appellations *koroboro* et *gandjiboro* sont apparues à la faveur de la construction politique.

<sup>12</sup> Jusqu'à une date récente presque tous les ressortissants du Nord, excepté les Peaux Rouges, s'identifiaient à l'ethnie Sonhray et prétendaient venir de Gao ou de Tombouctou.

Selon Hughes (1958), c'est Durkheim qui a, pour la première fois, thématiqué le rapport entre la division du travail et la mobilité des personnes. Dans son étude, Hughes soutient que la division sécularisée du travail est le facteur le plus important de mobilité des hommes. Dans son argumentation il se réfère à ce passage de Durkheim :

For to live by a metier one must have clients, and he must sally forth from his house to find them; he must sally forth also to enter into relations with his competitors, to struggle against them, and to converse with them. Moreover, metiers suppose more or less directly, cities, and cities are always formed and recruited principally by means of immigrants who have quitted their milieu natal (Hughes, 1958: 30).

Après Durkheim, Hughes estime que c'est l'Allemand, Werner Sombart, qui a le plus contribué à l'étude de la sécularisation de l'esprit capitaliste qui a « démocratisé » le travail. Le capitalisme laisse n'importe qui tenter n'importe quoi même si les frontières entre les classes et catégories sociales restent souvent inébranlables (Hughes, 1958 : 28).

En Afrique précoloniale, les coutumes et les traditions déterminaient le type de travail, qu'un homme d'un statut donné était autorisé à faire ou à ne pas faire<sup>13</sup>. Dans les sociétés où existe le système de castes et où les forces culturelles tendent à cristalliser les formes des institutions et des organisations sociales, certaines occupations sont héréditaires (guérisseurs, prêtres, commerce et tannerie etc.). Avec la colonisation, la division locale du travail a changé brusquement. Les bouleversements liés aux déplacements des hommes, aux méthodes de productions et à l'extension des frontières pour le commerce et le travail ont fait violence aux prérogatives ancestrales du travail. Comme le reconnaît Hughes (1958), grâce à la migration, un homme peut se retrouver entraîné de gagner sa vie dans un travail que les siens n'ont jamais auparavant entendu parler.

### **1. De porteurs à maîtres, les commerçants sonraï au marché central de Kumasi (1930-1948)**

De toutes les professions, le commerce est celui qui exige le maximum de mobilité et de contact avec d'autres groupes. Les compétitions entre ces derniers se transforment, souvent, en conflits rangés. La gestion politique de ces conflits se fait, généralement, au détriment des moins intégrés ou les plus stigmatisés.

Au Ghana, les Sonraï étaient connus sous le nom curieux de *kayakaya*, littéralement porter sur la tête. La notion de *kayakaya* était utilisée en référence, pas seulement, à un travail particulier — le portage — mais à la communauté qui exerçait cette activité. Dans les années 1930, on les appelait officiellement, *kayakaya or Gao community*.<sup>14</sup> En fait, *kayakaya* exprime leur nouvelle identité de travailleurs migrants au Ghana, alors que le nom Gao désignait leur origine géographique. Le mot *kayakaya* avait une connotation péjorative parce que le travail qu'il désignait était l'apanage des migrants. La stigmatisation des «*kayakaya community*» et de leur travail est liée au fait qu'elle était perçue comme étrangère malgré son long séjour au pays des Ashanti. En plus, aucun natif du Ghana n'accepterait de faire le

---

<sup>13</sup> Jean Rouché (1955) évoque "la honte du travail" en parlant des migrants du Niger, les zabrama ou (Gao). Selon lui, ces populations "considèrent que tout travail, en dehors de celui des cultures, est honteux pour des gens qui ne sont pas de caste servile ; un homme libre ne doit pas travailler devant les femmes de son pays. Le migrant, en s'expatriant, peut donc travailler sans honte, à condition de ne pas partir avec sa femme. Il choisit la Gold Coast de préférence à la Côte d'Ivoire, car il sait que personne dans son village ne saura ce qu'il y fait" (Rouché, 1955 : 195).

<sup>14</sup> Gao est la ville historique, capitale de l'empire de Songhoï jusqu'à 1591, date de l'invasion marocaine.

portage considéré comme un travail dégradant. Jadis dénigrée, la communauté *kayakaya*, est devenue, avec le temps, une communauté d'hommes d'affaire respectable. Ils sont passés de porteurs pour les autres à commerçants à part entière.<sup>15</sup> Ce nouveau statut les a permis d'engranger une bonne partie du marché central de Kumasi et ainsi de dominer le commerce des produits de base. Comment les autochtones et leurs alliés pouvaient admettre que les serviteurs deviennent des maîtres ? En Avril 1948, une décision des autorités municipales de Kumasi donne un mois aux *kayakaya* d'évacuer le marché. Passé ce délai leurs biens seront saisis et ils seront déguerpis par la force. Selon une rumeur, largement répandue, les Sonraï étaient responsables de l'inflation des produits de première nécessité. Et cette inflation était délibérée, car les Sonraï savaient qu'ils ont désormais le monopole du commerce des produits alimentaires au marché de Kumasi. Malgré les pétitions envoyées aux autorités coloniales et coutumières de la Région d'Ashanti et de la médiation des responsables religieux et politique du Zongo la décision a été appliquée.

L'agressivité des Sonraï contraste avec le conservatisme de la communauté dogon plus enclin à conserver des emplois dans les services coloniaux, à préférer le rythme du travail (régulier) du Blanc.

## **2. Les Dogon sont destinés pour le « travail de Blanc » : migration et redéfinition du concept de travail**

C'est dans le contexte de la migration, que naît, dans les années 1920, la redéfinition du travail s'articulant autour de deux concepts : "anasara bire", travail de Blanc et "ine genu bire", travail de Noir. On distingue deux raisons à cela : 1) la différence entre le type de travail apporté par les Européens et celui du pays de départ des migrants ; 2) La présence sur les lieux de migration de deux types d'employeurs : les Blancs et les Noirs (planteurs, commis, commerçants). Le discours sur le travail est né précisément de la comparaison entre les deux types de travaux mais aussi entre les deux types d'employeurs. Au Ghana, le concept de "travail de Blanc" fait référence à deux domaines d'activités : les Travaux Publics et les mines. Le gardiennage complète la liste à partir des années 1950-1960. Par contre, le concept de "travail de Noir" se rapporte aux activités agricoles : les plantations et autres activités locales exercées par les Africains pour d'autres Africains.

L'attitude des Dogon vis-à-vis des travaux coloniaux illustre les habitudes du travail dur de la terre sur le Plateau Dogon (Dougnon, 2002). Introduisons cette partie par un récit que relate Monsieur Souleyman Goro ancien ouvrier sur les sites de manganèse à Nsuta :

J'ai quitté mon village pour Kumasi, mais il n'y avait pas de travail dans cette ville en dehors du *kayakaya* [transporter des bagages sur la tête]. Ce travail n'est pas celui des Dogon. Ils ne peuvent pas le faire. Les Dogon, ce sont les mines, le P.W. (Public Work). Le *kayakaya* c'est pour les Sonhrai, les Bella, les Hausa et les gens d'ici. Les Dogon non.

Ce discours de M. Goro est aussi celui de plusieurs milliers de jeunes du Pays Dogon, immigrés dans les centres de travaux au Ghana à l'époque coloniale. "À Kumasi, il y avait deux activités : la terre et le bois. Les Dogon n'en voulaient pas, c'est pourquoi ils continuaient sur Accra où ils étaient convaincus de trouver le 'travail de Blanc'", disait une vieille femme

---

<sup>15</sup> Nous avons largement décrit les implications culturelles et économiques de ce mot *kayakaya* dans notre article, « Du portage au commerce : Les migrants Songhay ou *kayakaya* au marché de Kumasi Ghana 1930-1948 », présenté au colloque, *Entre ville et désert : Mobilité, activités et urbanité dans l'espace Sahara-Sahel*, Berlin du 8 au 10 décembre 2005.

Dogon, installée dans cette ville depuis 1942. Les migrants choisissaient le "travail de Blanc" pour quatre raisons: (1) l'argent : on y gagnait de l'argent et revenait au village avec quelques objets de luxes, (2) la sécurité : le "travail de Blanc" était un emploi régulier, (3) la confiance : le poste était tenu par des congénères, (4) la qualification professionnelle : les Dogon, c'est la sueur. Passons ces quatre points en revue.

Les jeunes migrants avaient entre 15 et 30 ans. Personne ne venait au Ghana pour rester. M. Abdoulaye Kodio est parti pour la Gold Coast en 1940. Selon lui, les jeunes se fiançaient au village avant de partir. Si le candidat au départ restait trois ans sans nouvelles, sa fiancée l'abandonnait pour un autre. Nombre de jeunes venaient pour préparer leur mariage et participer aux fêtes traditionnelles du *buro* et du *dama*. Au cours des différentes célébrations des fêtes locales et dans les marchés, les anciens migrants s'habillaient de leurs plus beaux habits pour faire la parade. Pour fêter dignement. Ils devaient venir chercher ces vêtements en Gold Coast.

Selon Baba Yacoub, la date buttoir de trois ans était si ancrée dans leur pensée que personne ne songeait à s'adonner à des travaux qui ne permettaient pas de respecter ce délai. Dans les travaux agricoles, le contrat couvrait souvent une année. L'ouvrier était payé à la fin de l'année. Il arrivait qu'il soit récompensé en espèce. Tout migrant qui voulait rester dans les limites des trois ans devait opter pour le "travail de Blanc". Les Blancs payaient leurs travailleurs par mois ou même en fin de semaine. Même là, les jeunes évitaient des travaux qui exigeaient une longue période d'apprentissage telles que la mécanique, la menuiserie, la maçonnerie, la conduite etc. Voici comment Baba Yacoub explique leur choix pour le "travail de Blanc" :

Comment celui qui est venu chercher de l'argent peut laisser "le travail de Blanc" et s'engager dans "le travail de Noir" ? "Le travail de Noir" existait bel et bien : les champs de cacao, de café, de tomate, de piment, de maïs. A cette période, les Dogon ne faisaient pas "le travail de Noir". C'était les Zerma, les Peul et les Bella qui le faisaient.

Le discours du vieux Baba prouve que le "travail de Noir" était le domaine des autres migrants. Pourquoi n'intéressait-il pas les jeunes Dogon qui sont pourtant cultivateurs et maraîchers de profession ? Certains migrants déclaraient avoir marché des centaines de kilomètres parce qu'ils avaient appris, dans leur village que le Blanc a amené le travail en Gold Coast. Et comment pouvaient-ils refuser ce travail pour aller ailleurs ?

Nombreux sont ceux qui ont choisi "le travail de Blanc" parce qu'ils étaient fascinés par les moyens, les méthodes et la nature du travail. Nombre de migrants affirment que "le travail de Blanc" était recherché à cause de son caractère définitif. Il s'agit d'une activité de tous les jours où le travailleur assidu garde son poste jusqu'à la retraite. Par contre les Noirs ou les commerçants levantins remercient l'employé une fois le travail achevé. Plusieurs retraités affirment que s'ils perçoivent leur pension c'est parce qu'ils avaient exercé "le travail de Blanc".

Il ressort de ce récit comme de plusieurs autres que les travaux pénibles, étaient par définition, une activité dogon; les Blancs avaient des travaux qui répondent à leur aptitude. La fin des travaux de Blanc a ralenti la migration des jeunes dogons au Ghana. Ceux-ci se dirigent comme leurs compatriotes sonraï vers le Mali Sud et d'autres pays de la sous-région.

Les deux communautés (dogon et sonraï) qui ont développé une forte tradition migratoire dans la sous région, se retrouvent, depuis deux décennies, dans une période de transition.

Elles passent de la vieille forme de migration : d'un va-et-vient entre les villages et les villes du Ghana jusqu'à une installation définitive, vers une forme de mobilité plus complexe en termes de destination, de travail, de durée et de réseaux (Boesen et Marfaing, 2007). Ils ont préservé les anciennes formes de mouvements et présentent des similitudes dans les formes actuelles pour permettre une comparaison fructueuse.

## **V- Les nouvelles tendances migratoires au pays dogon et sonraï**

Les Dogon sont, depuis le milieu des années 1980, en quête des terres arables dans le Mali Sud (migration agricole). En plus de cela, les Dogon pratiquent comme les Sonraï, une migration saisonnière dans la sous région. Ces nouvelles formes de migration sont inséparables des anciennes formes. Elles s'enchaînent les unes aux autres au sein d'une même dynamique migratoire. Les nouvelles formes de mouvement plongent leurs racines dans le passé contemporain (Capron & Kholer 1976). Les nouvelles et les anciennes formes sont des expressions différenciées apparues successivement : d'une recherche de prestige et de survie, à une contestation de la situation sociale, économique et politique.

Depuis deux décennies, les jeunes dogons et sonraï, pratiquent un va-et-vient entre leurs villages et les villes du Sud du Mali ou celles des pays voisins (Ghana, Côte-d'Ivoire etc.). On les appelle ici les saisonniers. Il existe types de saisonniers. Ceux-ci parcourent des lieux dont les distances sont très variées. L'organisation de leur migration a elle aussi connu des changements à cause des difficultés économiques et politiques dans les pays de départ et d'arrivée.

### **1. Les types de saisonniers**

On distingue quatre types de migrants saisonniers de par les différentes expériences migratoires<sup>16</sup> des populations de Gourma-Rharous et du pays dogon.

- Les saisonniers réguliers : C'est le groupe de ceux qui partent chaque année après la récolte et reviennent pour la culture. Ceux-ci restent de trois à six mois à l'extérieur.
- Les plurisaisonniers : Ils constituent le lot de ceux qui passent plus d'un an en exode. Le migrant transfère sa famille (femme et enfants) dans son pays hôte si son revenu est assez suffisant, mais la ramène au village aussitôt que sa situation se détériore.
- Les saisonniers irréguliers : C'est la bande de ceux qui ne migrent que lorsque le spectre de la faim est inévitable. Ces derniers ne bougent généralement pas si les récoltes sont bonnes.
- Les migrants visiteurs : C'est le groupe de gens qui ont arrêté la migration de travail pour des raisons de vieillesse ou de maladie mais ils continuent à rendre visite à leurs confrères installés à l'extérieur. La durée des visites va d'un mois à six mois voir une année.

Dans les villes du Mali (Mopti, Koutiala, Bamako, Sikasso), les migrants qui se font employer dans les petits boulots sont ceux du premier groupe. Ils disent : « nous fuyons la faim ». Leur retour au village dépend de la situation alimentaire dans la vallée du Niger et au Plateau dogon. Les migrants qui partent pour plus d'un an vers le Ghana ou la Côte-d'Ivoire font

---

<sup>16</sup> En sonraï, il existe deux termes synonymes qui désignent la migration : *a dira* : qui veut dire « je migre » est usité dans la zone comprise entre Tombouctou et Niafounké, par contre le terme : *a koye sajora*, veut dire « je pars en migration » est employé dans le Cercle de Gourma-Rharous.

partie du deuxième groupe. Par contre les saisonniers qui vont d'une ville à une autre du Mali et ailleurs relèvent d'un groupe que nous pouvons appeler les flottants dans le même sens que Marty (1987). Ceux-ci disent : « nous migrons pour chercher le complément ». Au Nord, ce sont, généralement, les anciens asservis (Bella ou Iklan), démunis de terre et de bétail. Dans ce groupe entrent aujourd'hui les paysans qui ont perdu leurs terres, suite à des conflits fonciers mal gérés par le système du droit coutumier ou positif hérité de la colonisation. Ceux-ci sont obligés de migrer. Le modèle migratoire de ce groupe est plus complexe. Les membres du groupe sont souvent en quête d'une zone propice pour une installation définitive ou provisoire à l'intérieur du pays. Dans le cas échéant ils se regroupent dans un pays voisin pour y mener leurs activités du village. C'est le cas des nomades maliens au Niger, au Burkina Faso et en Mauritanie et des pêcheurs Bozo et sonraï du village de San Fatou en Côte-D'Ivoire.

La migration saisonnière fonctionne sur la base d'un réseau actif et de la solidarité interfamiliale. Si on laisse, de côté, ces deux facteurs on ne comprendra pas la dynamique de la actuelle. L'étude de l'ancienneté de la migration (depuis 1920) qui touche plusieurs générations dans ces deux localités, et le dynamisme économique de certains migrants dans leur pays hôte permet de comprendre le choix des destinations pour les nouveaux candidats. La solidarité entre ressortissants d'un même village doit être au centre de notre analyse. Les migrants saisonniers optent le plus souvent pour des lieux où la solidarité entre nouveaux et anciens migrants fonctionne comme une institution.

## **2. La géographie : une longue et courte distance migratoire**

Le choix des destinations n'est pas fonction de la distance physique mais de l'existence des réseaux migratoires. « Le Sonraï part là où il y a ses parents » clamait un vieux du village de Kardjiba. Selon Witehouse : « Si la distance géographique entre l'origine et un point donné est fixe, la distance sociale peut diminuer avec le temps par la croissance et le renforcement des réseaux migratoires. Par contre elle peut s'augmenter en fonction des conditions politiques et économiques » (Witehouse 2003 : 6).

- Le Ghana, elle est la première destination pour les Dogon et les sonraï et pour toutes les populations du Nord-est du Mali (Peul, Bobo, Bella). Par contre les populations du Sud-ouest du Mali partaient au Sénégal et en Gambie (Bamana, Soninké, Kassonké, Peul).
- Mopti : au départ, Mopti n'était qu'une ville d'escale obligatoire pour les migrants sonraï en provenance de Kumasi. C'est ici qu'ils achetaient les vivres pour les frères du village. Mais à partir des années 1970, cette ville est devenue la principale destination de nombreux migrants saisonniers dogons et sonraï. C'est ici qu'ils accumulent leur premier capital avant de poursuivre leur voyage plus au Sud du Mali ou vers la Côte-d'Ivoire, le Libéria, la Sierra-Leone.
- Niger : pays de prédilection des gens de Gao. Dans le Cercle de Gourma-Rharous, c'est surtout les Iklan (anciens esclaves) qui fréquentent ce pays.
- Bamako : le voyage vers Bamako a commencé à la même période que celle de Mopti. Une migration symbolisée par 'la petite boutique du sonraï', par le gardiennage et les travaux domestiques pour les jeunes filles et garçons dogons.



- Côte-D'ivoire : elle a été la deuxième destination importante hors du Mali après le Ghana pour ses ressources agricoles et halieutiques dans la zone de Bio. Le flux a baissé à cause des risques liés aux conflits.
- Sénégal : c'est la destination préférée des gens du Cercle de Niafouké et aussi de Kano, Gaberi et Samar dans le Cercle de Rharous.
- Mauritanie, Libye et Arabie Saoudite : Zone de prédilection des populations Tamasheq et Maures. L'Arabie Saoudite est aussi la destination des filles dogons du Cercle de Bankass. La Libye connaît de plus en plus une migration sonraï importante.

La liste n'est pas exhaustive. Nous avons cité les plus importantes destinations dans la sous région et en Afrique du Nord.

### **3. Le contraste entre le pays de départ et le pays d'arrivée**

Aujourd'hui, l'une des 'vérités' farouchement défendue par tous les migrants est le contraste entre le pays de départ et celui d'arrivée.

Le premier représente la famine, le manque de vêtements, de moyens adéquats de travail, d'argent et de marché. Le deuxième représente le contraire du premier, c'est-à-dire les possibilités d'accès aux produits de premières nécessités. Tous ces contrastes sont-ils vrais ? Quiconque visite la bande du fleuve pendant la crue (août à janvier) dira que ces paysans sont gâtés par la nature : partout de l'eau et des plaines vertes. Si la même personne revient en période de décrue (février à juin), elle dira, mon Dieu, que cette nature est insupportable. Le fleuve est, à la fois, un trésor et une source de malheur. Les paysans n'ont pas les moyens de le maîtriser lorsqu'il détruit leurs champs. Un vieux de Kardjiba qui exploite la plaine de Harara explique comment :

Nous sommes dans une vallée, le fleuve est tout près. Nous n'avons pas les moyens de construire des digues fortes pour l'empêcher d'inonder nos champs. Les villageois surveillent les digues nuit et jour afin d'intervenir vite lorsqu'elles cèdent sous l'avancée du fleuve. Lorsqu'il y a du vent les vagues engloutissent même ceux qui veillent sur les digues. Dans toute cette région la plaine de Harara est la mare la plus difficile à maîtriser. La mare de Abokoirra est semblable à Harara. L'année passée les paysans qui l'ont exploitée n'ont pas récolté une graine. Parce qu'ils n'ont pas été capables de faire une digue qui puisse bloquer le fleuve. Les mares ne sont pas les mêmes : il y en a qui exigent de gros moyens pour leur mise en valeur et d'autres pas. Les problèmes d'exploitation des mares diffèrent d'un village à un

Ageymadidi Aboubacrine Maïga de Gourzougaye soutient que les hommes et les femmes ne peuvent pas rester dans la vallée du fleuve Niger sans migrer :

On ne peut pas résider ici sans sortir. Les mares dépendent de la pluie. Les PIV dépendent de la redevance. Et la redevance il faut aller la chercher à l'extérieur. Si l'homme dure en exode et s'il ne trouve rien, il doit revenir à la maison pour faire ce qu'il faisait avant de partir. Ma sœur a quitté Gourzougaye en 1984 pour le Ghana, mais elle est revenue définitivement en 2003 avec toute sa famille.

En fait, il n'y a pas de retour définitif, tous les revenants que nous avons rencontrés dans les trois communes de la vallée affirment que si les contrastes s'agrandissent ils retourneront d'où ils sont venus. Ils resteront définitivement au village au cas où ces contrastes s'affaibliraient. Nous avons constaté que certains qui sont revenus en 2003 sont retournés en 2004. Les nouvelles possibilités économiques (micro finance, irrigation et maraîchage, embouche de bœufs) et politiques (décentralisation et gouvernance locale) tant vantées n'existent réellement pas dans les villages.

Hamidou Yacouba Maïga est retourné à Gourzougaye en début 2004 avec toute sa famille. Il a vécu dans la ville de Katio, près de Kumasi pendant plus de 20 ans. Il a décidé de laisser au Ghana deux ces garçons qui pourront lui venir en aide au village. Il pense que ses plus petits enfants pourront les rejoindre lorsqu'ils seront grands.

#### **4. La structure et l'organisation de la migration dans le Gourma-Rharous et au pays dogon**

«Avant les années 1980, la migration était plus ou moins bien organisée», disait un vieux paysan de Rharous. Par exemple, si une famille a cinq garçons, trois s'occupaient de la culture alors que les deux autres partaient. À la récolte, les premiers migrants revenaient pour les travaux, alors que les trois qui ont cultivé prenaient la route du Ghana. Les cinq partaient tous ensemble à une seule condition, une catastrophe agricole. Lorsque les récoltes d'une campagne sont bonnes les jeunes retournent pour la culture prochaine. Les habitants de Gaberie étaient les champions dans ce type de migration au Ghana. Les jeunes y sont mieux organisés depuis l'époque coloniale. À leur retour, ils ramenaient des gros magnétoscopes pour faire du *takamba*, une danse locale. Ces dernières années, ils reviennent avec des motopompes

Dans le Rharous et au pays dogon, la migration touche tout le monde, les gens de statut libre, les ex-serviteurs, les propriétaires de terre comme les sans terres. Il n'y a pas d'âge fixe pour migrer, lorsque le garçon se sent capable de voyager et de travailler, il est libre de partir. Les destinations varient selon les opportunités de travail ou les conjonctures économiques. La première destination était le Ghana, ont suivi dans les années 1980 le Nigeria, la Côte d'Ivoire, le Niger et certaines villes du Mali comme Mopti, Koutiala et Sikasso.

La périodicité de la migration est difficile à déterminer. Selon certains migrants, les partants sont toujours nombreux et ils ne reviennent que lorsque leurs objectifs sont atteints. Huit mois, un an ou un an et demi tout dépend de la chance de celui qui est parti et des besoins auxquels il doit faire face. Les migrants affirment qu'avec un an de séjour un immigré peut apporter des habits pour toute sa famille et s'acheter deux taureaux. À l'époque coloniale, les habits étaient l'objectif principal. Par contre, depuis les années 1970-80, c'est la nourriture et l'impôt qui préoccupent le migrant.

L'itinéraire et la périodicité de la migration de Monsieur Shaïbou Maïga sont typiques de celle de la majorité des migrants de la vallée du Gourma-Rharous.

Lorsque je pars en exode, je pouvais y rester trois à quatre ans. J'ai été d'abord à Kumasi (Kotiala) au Ghana où se trouvaient tous mes parents. Pour cette première fois, je suis resté deux ans et quatre mois. Je pilais de l'igname pour la préparation du badji, un repas local. En 1975, je suis retourné encore à Kumasi où j'ai passé trois ans à faire le même travail. En 1978, je suis reparti pour la troisième fois à Kumasi où je n'ai fait que huit mois. J'ai continué au Nigeria où j'ai été pendant deux ans docker au port d'Amakoko. Du port, je suis parti à Lori pour un an. Je suis revenu à Tourchawene où je suis resté deux ans. Je suis encore retourné au Nigeria à Amakoko. Je me suis lancé dans le commerce des fripes. Je prenais la marchandise à Amakoko que j'allais vendre en Côte-d'Ivoire durant un an et deux mois. Je suis encore revenu au village. Je voyageais seul, ma femme restait à la maison. Tous les jeunes du village pratiquent ce va-et-vient.

Au pays dogon cette forme de migration s'est renforcée avec le développement du transport interurbain. Excepté les élèves coraniques, la migration saisonnière est le fait des jeunes garçons âgés entre 14 à 30 ans et des filles entre 13 et 18 ans. Ces derniers décident eux-

mêmes de partir. Un parent arrivait difficilement à interdire son fils ou sa fille de faire ce qui est perçue comme une coutume villageoise. De nombreux chefs de famille ignorent même la destination suivie par leurs enfants. Ils les ont beau déconseillés en leur disant ils partent pour des régions où leurs prédécesseurs ont été honteusement exploités et d'où ils sont revenus plus pauvres, ils s'en vont tout de même. Les parents n'ont aucun pouvoir sur eux. Ils partent un beau jour sans prévenir qui se soit. Parfois une vingtaine de jeunes d'un même village quitte le même jour.

## VI- Conclusion

La présente étude révèle clairement les causes culturelles et écologiques qui font passées les Dogon et les Sonraï d'une migration de prestige à une migration de survie. Elle montre aussi pourquoi, une migration axée, au départ, sur le Ghana s'est étendue sur les autres pays de la CEDEAO<sup>17</sup> et au delà. Depuis 1970, la forme migratoire la plus répandue est la migration saisonnière ou mobilité dans la sous région. Compte tenue de la distance qui sépare le delta Intérieur du Ghana, il n'y avait pas de migrations saisonnières chez les Dogon comme chez les Songhaï, les séjours au Ghana pour les deux groupes avaient en moyenne une durée de trois ans.

Nous savons que le modèle de migration saisonnière présenté ci-dessus subi déjà un changement à cause de la rareté de l'emploi dans les villes du Mali et celles des pays voisins. Dans les années 1960-70, le jeune saisonnier trouvait vite du travail. Il pouvait, après 6 mois à en un an, accumulé la somme nécessaire pour s'acheter des habits, payer l'impôt *per capita* et retournait au village avec la ration alimentaire utilisée pour la culture du champ familial. Maintenant ce n'est plus le cas. Le nouvel arrivant peut rester plusieurs mois, voire une année sans travail ; son séjour se prolonge d'autant plus que les salaires sont plus bas et l'inflation fait qu'il doit travailler plusieurs années avant d'avoir autant d'argent pour répondre aux besoins personnels et familiaux. Cette nouvelle réalité a désorganisé la migration rurale qui était bien régulé par le chef de famille (système de rotation entre les jeunes d'une même famille).

Pour expliquer les raisons du choix de destination, les migrants disent qu'ils vont là où sont déjà installés leurs « parents » (la transposition de la solidarité villageoise dans les villes). On sait que cela n'est pas toujours le cas. Il est cependant, vraie pour les 80 % de la migration sous-régionale. Nous n'avons pas eu ici ni le temps ni l'espace pour discuter de comment la migration Nord- Sud est nourrie par la migration transafricaine. Par exemple, presque toutes les familles dogons installées au Ghana (Accra Nima) ont un ou deux enfants en Europe (Hollande, Allemagne, Angleterre et USA).

En matière d'emploi on a vu que chaque groupe ethnique s'est spécialisé au Ghana dans le domaine dans lequel il sentait le mieux placé. Les Sonraï à travers leurs activités commerciales et les Dogon par leur implication dans les travaux coloniaux. En effet, l'adaptation d'une communauté migrante, dans un pays étranger dépend de sa performance économique. Les Dogon qui ont privilégié le travail colonial au détriment de l'auto-emploi se sont retrouvés, à la période postcoloniale, dans une situation économique lamentable (chômage chronique, enfants non scolarisés). Par contre, les Sonraï qui ont excellé dans le

---

<sup>17</sup> CEDEAO : Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest, créée en 1975. Elle regroupe 15 pays. C'est la seule organisation sous régionale de l'Afrique qui garantie aux citoyens des pays membres la libre circulation et qui annulé le visa d'entrée.

commerce se sont imposés, durant plusieurs années, comme des acteurs économiques incontournables dans les secteurs du carburant, des bâtiments et du commerce de produits alimentaires. Malgré leur expulsion du marché central de Kumasi en 1948, les Sonraï n'ont rien perdu de leur esprit entrepreneurial.

Le succès économique a permis aux Sonraï de développer un système de coopération plus complexe avec les autochtones que les Dogon. En dehors du mariage avec les femmes du Ghana, ils ont su tissé de bonnes relations d'affaire avec tous les pouvoirs locaux (ashanti en occurrence). Cette relation de cohabitation a été, en partie, détruite suite au conflit commercial de 1948. Avec la fin du « travail de Blanc », les vieux dogons (surtout ceux de la première génération) développent une nostalgie pour la terre natale et une ambition d'y retourner. L'analyse historique a permis de comprendre les tendances actuelles de la migration et de déceler que désormais, la migration n'est plus le monopole des garçons comme ce fut le cas dans les années avant 1970.

Au pays dogon, la tendance s'est renversée depuis une décennie, les jeunes filles dominent dans la migration saisonnière. Les conséquences désastreuses (sida, grossesses, mariage non autorisé, viol et infanticide) de la migration féminine ont incité certains villages du Plateau dogon à élaborer des stratégies et des mesures coercitives<sup>18</sup> afin d'interdire, au moins, délimiter au minimum, le mouvement des jeunes filles (Kassogué 2003). Ces filles viennent en ville pour divers objectifs. Certaines viennent pour la recherche des trousseaux mariage, l'impôt des parents, d'autres par contre viennent pour des raisons culturelles (voir la ville, apprendre la langue bamanan). Chez les Sonraï, il n'y a pas de femmes saisonnières. Celles qui partent accompagnent leurs maris. La migration demeure encore une affaire d'hommes. Elle n'est pourtant pas sans conséquence sur la vie conjugale. Comment éduquer les enfants en l'absence des hommes ? Combien de temps resteront-ils à l'étranger ? Comment vivre avec l'idée que le mari possède à l'étranger une deuxième femme ? Le nombre de femmes qui se débrouillent au village à l'absence des hommes s'accroît. Ces femmes survivent grâce à de nombreuses activités. Ces femmes qui jadis ne pratiquaient aucune activité économique, avaient multiplié les initiatives pour pouvoir subvenir aux besoins de leurs enfants.

Depuis quelques années, plusieurs Agences européennes ont initiés des projets de développement pour résoudre le problème crucial de la nourriture et de la dégradation de la nature au pays dogon et sonraï. Ces projets, pour réussir, ont besoin de la main-d'œuvre villageoise, chroniquement insuffisante, à cause de l'intensité de la mobilité des jeunes. Nous avons dans notre recherche postdoctorale<sup>19</sup> émis l'hypothèse selon laquelle les projets de développement limiteraient la migration. Nos données de terrain montrent, cependant le contraire. Les conditionnalités de l'aide (les villageois doivent participer, en nature ou en espèce, à la réalisation des projets) font que les jeunes optent plutôt pour la migration que pour les projets induits de l'extérieur. Ils comparent les avantages économiques de la migration avec ceux des projets locaux de développement. Ils trouvent que, la migration est, à

---

<sup>18</sup> Parmi ces mesures illusoire et inefficaces on peut citer le décret N° 01- 534/ P. RM du premier novembre 2001 portant institution d'un titre de voyage tenant lieu d'autorisation de sortie pour les enfants de zéro à 18 ans. Ce titre de voyage n'est valable que pour trois mois. Il est délivré par le Ministère de la Sécurité et de la Protection Civile. Les agents de sécurité sont autorisés à faire retourner au village tout enfant de moins de 19 ans, voyageant sans ce titre.

<sup>19</sup> Nous avons, largement, discuté avec les paysans sur ce sujet brûlant lors de nos enquêtes dans le Gourma-Rharous, région de Tombouctou en septembre 2003 et juin-juillet 2004. Notre thème de recherche s'intitulait : *Les paysans de Gourma Rharous entre l'agriculture et la migration*, Ce projet de recherche a été financé par la GTZ.

court terme, plus rentable que les projets collectifs apportés par l'extérieur (périmètres irrigués, micro finance, maraîchage etc..).

On le voit, les tendances migratoires des Dogon et des Sonraï changent très vite. Qu'on les aborde du point de vue des causes, des destinations, des modèles, du genre, du travail, on voit un rapide changement. Les opportunités économiques semblent être plus déterminantes pour des populations vivant dans un environnement hostile. Nous ne savons pas, jusqu'à présent, quel sera le futur du développement économique du Mali et quelle sera la tendance migratoire qui en résultera. Il y a, évidemment, une seule sortie à ce dilemme. Les chercheurs maliens doivent être capables de prédire les tendances migratoires à l'intérieur du Mali, en Afrique et hors d'Afrique. Pour y parvenir, ils doivent produire un large corpus de savoirs sûrs et objectifs sur le passé et le présent de la migration malienne (ses types, intensité, régions de départ et d'arrivée).

## VII- Bibliographie

Boesen, Elisabeth & Marfaing, Laurence, 2007, *Les Nouveaux urbains dans l'espace saharasahel un cosmopolitisme par le bas*, Karthala-ZMO.

Capron J. & Kholer J.M, 1976, "Migration de travail vers l'étranger et développement national » papier présenté au séminaire *Méthodes de Planification du développement Rural*, Ouagadougou, 3-6 mars 1976

Caldwell John C, 1969, *African Rural-Urban Migration, The Movement to Ghana's Towns*, Australian National University Press.

Cressy, David, 1987, *Coming Over: Migration and communication between England and New England in the seventeenth century*, Cambridge, Cambridge University Press.

Dougnon, Isaïe : 2003, «Les Ghana boys et le prestige de l'habit européen au Pays Dogon (1920-1960) » In : R.Bedaux & Van Der Waals « eds.) Regards sur les Dogon du Mali, pp. 55-58. Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden : Snoeck Gand

Dougnon, Isaïe, 2007, *Travail de Blanc, Travail de Noir la Migration des Dogon vers l'Office du Niger et le Ghana, 1910-1980*, Karthala.

Dougnon Isaïe, 2002, «Peasant Migration and Labour Codification in the Colonial Era: Emigrants from Dogon Country in the Gold Coast 1910-1950. » In Jomo K.S & Khoo Khay Jin (eds.): *Globalization and Its Discontents, Revisited*. New Delhi: Tulika Books, pp: 73-83.

Dougnon, Isaïe, 2005, « De l'assistance au développement : la participation paysanne en question, le cas de la région de Tombouctou » *AEGIS Conference*, Londres, du 29 juin au 2 juillet.

Doumbia, Zoumana, 1986, « Programme de Relance et de Consolidation du Mouvement Coopératif en 6è et 7è Région du Mali », *Note à la coordination de Programmes Euro Action-ACORD*, Tombouctou.

Ferguson James, 1990, "Mobile Workers, Modernist Narratives: A critique of the Historiography of Transition on the Copperbelt [Part One], In *Journal of Southern African Studies*, Vol. 16 N°3, 385-412.

Friedman, Jonathan, 1994, *Cultural Identity and Global Process*, London, Sage.

Harries Patrick, 1994, *Work, Culture, and Identity Migrant Laborers in Mozambique and South Africa, c. 1860-1910*, Johannesburg, Heineman, Portsmouth, NH.

Hochstadt, Steve, 1999, *Mobility and modernity Migration in Germany, 1820-1989*, The University of Michigan Press.

Horn, James, 1994, *Adapting to the New World English Society in the Seventeenth Century Chesapeake*, North Carolina Press.

Hughes, E. Cherrigton, 1958, *Men and Their Work*, The Free Press, Illinois.

Kassogu , Yada, 2003, *Exode rurale : impacts des mesures prises par les villageois afin d'atténuer le taux migratoire des jeunes filles et/ou femmes du cercle de Bandiagara*, Mémoire de fin d'études, FLASH, Université de Bamako, Département de Sciences Sociales.

Marty André, 1987, *Etude-Programmation Socio-Economique Gourma, Traitements des Questionnaires Généraux Janvier-Mars 1987*, Documents de l'Aide d'Eglise Norvégienne, Gossi.

Moodie T. Dunbar & Ndatshe Vivienne, 1994, *Going for Gold: Men, Mines, and Migration* London, University of California Press.

Le Moal, Guy, 1975, *Au Ghana, avec les travailleurs voltaïques*, 325,1 (668,8), IFAN, Ouagadougou.

Lewellen, C. Ted, 2002, *Anthropology of Globalization Cultural Anthropology Enters the 21 st century*, London.

Peil, Margeret, 1972, *The Ghanaian Factory Worker: Industrial Man in Africa*. Cambridge.

Rouch, Jean, 1955, "Migration au Ghana (Gold Coast) (Enqu te 1953-1955)" *Journal de la société des africanistes* (1957), XXVI.

Thaddeus Sunseri, 1996, "Labor Migration in Colonial Tanzania and the Hegemony of South African Historiography" In *African Affairs*, 95, 581-598.

Whitehouse Bruce, 2003 *Rester Soninké: La migration, la multilocalit  et l'identit  dans une communauté sah lienne*, Thèse de M.A, Brown University, Providence Island, USA.

Z linsky, Wilburg, 1980 "The Impasse in Migration Theory: A Sketch Map for Potential Escapees" in Peter A. Morrison (ed.) *Population Movements: Their Forms and Functions in Urbanization and Development*, Ordina Edition, Liege, Belgium.